



AMÉRIQUES	PROCHE-ORIENT	ASIE
MÉMOIRES VIVES. – Edward Snowden <i>Seuil, coll. « Documents », Paris, 2019, 384 pages, 19 euros.</i> Dans ce riche essai autobiographique, à la finesse d’écriture certaine, le célèbre lanceur d’alerte Edward Snowden revient sur son parcours personnel et interroge les motivations qui l’ont conduit, au risque de sa vie, à révéler les preuves de la mise en place d’une surveillance de masse par les services de renseignement américains. Mais il analyse également le contexte politique de l’après-11-Septembre, l’évolution du service public ou l’impact du numérique sur nos vies. Il pourfend ceux que la défense de la vie privée indiffère au prétexte qu’ils n’ont « rien à cacher » : <i>« [Ce n’est pas] très différent que d’affirmer que vous n’avez que faire de la liberté d’expression parce que vous n’avez rien à dire, ou que la liberté de culte vous indiffère puisque vous ne croyez pas en Dieu, ou encore que vous vous moquez éperdument de la liberté de réunion parce que vous êtes agoraphobe, paresseux et antisocial. »</i> Pour préserver cette liberté contre l’intrusion des gouvernements et des sociétés privées, Snowden semble compter davantage sur les outils de cryptage que sur la loi… ANTOINE SCHWARTZ	LE SOCIALISME ARABE. – Jean Ziegler <i>Le Bord de l’eau, coll. « Quoi de neuf ? », Lormont, 2019, 108 pages, 12 euros.</i> Le 26 juillet 1956, à Alexandrie, au terme d’un discours de plusieurs heures, le président égyptien Gamal Abdel Nasser annonce qu’il va signer le décret de nationalisation de la Compagnie universelle du canal de Suez. Moment historique, resté dans la mémoire arabe. C’est cet acte politique majeur – et courageux – que le sociologue Jean Ziegler restitue dans le contexte plus large de la révolution socialiste égyptienne. Outre les grands passages du fameux discours, l’ouvrage offre des extraits de celui, incisif, consacré aux Frères musulmans (1958). L’auteur résume ce qui fonda la doctrine nassérienne : <i>« souveraineté du peuple et justice sociale »</i>. Avec une priorité : la lutte contre la misère des fellahs (paysans). Ce livre rappelle que, malgré ses erreurs et ses échecs, Nasser fut porteur d’un projet concret d’émancipation. Son <i>« lointain successeur »</i>, le maréchal-président Abdel Fattah Al-Sissi, <i>« marionnette obéissante et cruelle »</i>, se contente, quant à lui, de gérer un <i>« avant-poste de l’empire américain au Moyen-Orient »</i>. AKRAM BELKAÏD UNE FEMME DANS LA TOURMENTE DE LA GRANDE SYRIE. D’après les mémoires de Juliette Antoun Saadé. – Régina Smeïfer <i>Riveneuve, Paris, 2019, 376 pages, 20 euros.</i> Promoteur d’une « Grande Syrie » laïque, démocratique et socialiste, le fondateur en 1932 du Parti social nationaliste syrien (PSNS), le Libanais Antoun Saadé (1904-1949), que ses détracteurs ont parfois accusé de dérive fascisante, est l’auteur d’une magistrale œuvre de philosophie politique qui permet de fonder une doctrine sociale et nationale émancipée de toute considération ethnico-confessionnelle. Avec son épouse Juliette, membre de la communauté syro-libanaise de Buenos Aires, rencontrée lors d’un séjour en Argentine, il a partagé une passion amoureuse et politique. Pour ce double engagement, narré dans cette biographie nourrie par des sources de première main, Juliette El-Mir Saadé a payé un prix élevé. Meurtre par l’exécution de son mari, elle sera emprisonnée neuf ans à Damas. À travers la vie mouvementée de cette femme d’exception, pionnière du féminisme arabe, l’auteure retrace l’histoire des jeunes États syrien et libanais aux prises avec les aléas de la géopolitique. TIGRANE YÉGAVIAN	LA FRANÇAISE DE TIANANMEN. – Laure Guilmer <i>Hikari, Lille, 2019, 220 pages, 19 euros.</i> En janvier 1989, Laure Guilmer, journaliste, décide de prendre une année de vacances à Pékin. Peu à peu, elle est entraînée au cœur des événements de mai-juin et va suivre avec les étudiants les manifestations de la place Tiananmen en faveur de la démocratie. Trente ans plus tard, elle décide de repartir afin d’explorer ce qu’il reste de la mémoire de 1989. L’ouvrage conte les retrouvailles avec ses amis, et amène subtilement à percevoir la chape de plomb qui pèse encore sur ces événements, que peu osent aborder frontalement. Surtout, il nous offre un précieux témoignage sur les quelques jours qui ont mené à la terrible répression du 4 juin. Le livre s’éloigne parfois de son objectif premier pour dresser des portraits très variés de la vie de Chinois d’aujourd’hui, au fur et à mesure que Guilmer les retrouve, au fil de ce qui s’apparente à un jeu de piste. Cela donne un kaléidoscope complexe, mais très juste, d’une Chine à la fois prise entre ses peurs et ses aveuglements et marquée par ses succès. GENEVIÈVE CLASTRES
AFRIQUE NIGERIA'S SOLDIERS OF FORTUNE. The Abacha and Obasanjo Years. – Max Siollun <i>Hurst, Londres, 2019, 325 pages, 25 livres sterling.</i> Depuis le retour des civils au pouvoir, en 1999, deux généraux à la retraite sont devenus présidents du Nigeria : Olusegun Obasanjo (1999-2007) et M. Muhammad Buhari (depuis 2015). Avec force détails, archives de presse et témoignages, l’historien nigérian Max Siollun s’attache à retracer cette longue séquence ouverte il y a deux décennies, marquée par des progrès démocratiques, mais aussi par la répression. S’y déploient paranoïa et conspirationnisme, sur fond de duplicité. Après l’élection présidentielle annulée de juin 1993, le vainqueur, le milliardaire Moshood Abiola, vit se retourner contre lui le <i>« léviathan militaire »</i>. Le général Santi Abacha, <i>« rude comme un Pinochet, kleptocrate lit Mobutu, mystique comme un Poutine »</i>, confisque la pouvoir civil avant de s’imposer au sommet, moyennant une alliance de façade d’abord passée <i>« entre le pouvoir militaire, les organisations prodémocratie et les chefs traditionnels »</i>. Abiola, l’oligarque qui fit fortune grâce aux contrats conclus avec ITT, et Abacha, le dictateur, sont tous deux morts à quelques semaines d’intervalle en 1998. JEAN-CHRISTOPHE SERVANT	EUROPE ISTANBUL RIVE GAUCHE. – Timour Muhidine <i>CNRS Éditions, Paris, 2019, 384 pages, 26 euros.</i> Écrit par un des plus fins connaisseurs du sujet en France, cet ouvrage propose un vaste et passionnant panorama de la vie intellectuelle turque et de son avant-garde littéraire, de 1870 à 1980. Il opère une plongée dans l’histoire de l’Istanbul européenne d’antan, le quartier de Péra, pendant stambouliote du Quartier latin, où le français était communément parlé par une population cosmopolite. La relation entre le Paris des intellectuels et la « rive gauche » stambouliote se caractérise par un jeu de miroirs saisissant. Alors que des cohortes de voyageurs, poètes et romantiques en mal d’un Orient fantasmé ont sillonné Constantinople et écrit sur elle, l’ouvrage nous conduit sur les traces de générations d’écrivains turcs, étudiants ou exilés, qui ont fait le chemin inverse, jetant leur dévolu sur Paris, ville longtemps mythifiée. L’occasion pour l’auteur de défricher une riche bibliographie et d’examiner l’impact de l’expérience parisienne sur leurs écrits. T. Y.	DIPLOMATIE PASSEPORT DIPLOMATIQUE. Quarante ans au Quai d’Orsay. – Gérard Araud <i>Grasset, Paris, 2019, 384 pages, 22 euros.</i> Polytechnicien et énarque, l’auteur de ces Mémoires fut, entre autres, représentant permanent de la France auprès des Nations unies, ambassadeur en Israël et aux États-Unis. Adjoint du représentant de Paris auprès de l’Organisation du traité de l’Atlantique nord (OTAN) de 1995 à 2000, il a observé les discrets efforts des présidents François Mitterrand et Jacques Chirac pour réintégrer la chaîne de commandement militaire de l’Alliance. À la direction des affaires européennes du Quai d’Orsay de 1991 à 1993, il se hâte de <i>« fuir cette secte de vrais croyants »</i>. Dédaignant les circonlocutions, il qualifie le premier ministre israélien Ariel Sharon de <i>« voyou »</i>. Parfois considéré comme un néoconservateur, il relate pourtant comment il a aidé M. Dominique de Villepin à rédiger son fameux discours contre la guerre en Irak en 2003. Sans langue de bois, Araud livre les coulisses de quarante ans de diplomatie au sommet. CHLOÉ MAUREL ARCHIVES DIPLOMATIQUES FRANÇAISES. Conservation, mémoires, découvertes. – Direction des archives <i>Éditions de la Martinière, Paris, 2019, 256 pages, 40 euros.</i> Entreposées à La Courneuve, les archives diplomatiques de la France offrent un regard exceptionnel sur l’histoire du pays. C’est en 1680 que le secrétaire d’État aux affaires étrangères décide de créer ce fonds. Les quarante-deux notices présentées ici couvrent quatre siècles d’histoire. Ces archives proviennent du Quai d’Orsay, mais certaines sont aussi des documents privés donnés par des diplomates à la retraite ou par leur famille, et parfois même achetés lors de ventes aux enchères. Ce beau livre reproduit un certain nombre de documents manuscrits, de tableaux, de cartes, dont celle de la « branche nord-ouest de la mer Rouge » (1785) ou celle des États-Unis de 1854… On y trouve aussi bien l’attestation du sexe du chevalier d’Éon (1728-1810) que l’organisation de l’exhumation du corps de Napoléon en 1840, ou la reproduction de pages du calepin d’Aristide Briand le soir de l’armistice du 11 novembre 1918. MARTINE BULARD

LITTÉRATURES

Dans les silences des tristes

Le Rêve de la baleine de Ben Hobson

Traduit de l’anglais (Australie) par Alexandre Lassalle, Rivages, Paris, 2019, 330 pages, 23 euros.

CES deux-là ne se parlaient guère. Il y avait eu la mort de l’épouse et mère, Elizabeth. Les soupirs dissimulés du père, Walter; les larmes fugaces de l’enfant, Sam, 13 ans. La vacuité de leur tête-à-tête devant l’horrible lit dans la chambre. Et, sitôt les obsèques terminées, la décision du père : la vente de la maison et leur départ. Comme pour se créer une nouvelle vie sous un nouveau toit, malgré le poids de l’absence de celle qui vient de disparaître. Celle que ni Sam ni Walter n’arrivent plus à évoquer – d’ailleurs, que valent les souvenirs pâlisants quand il y a le terrain à nettoyer et la cabane à construire, tôles et planches, les gestes journaliers à s’approprier, ouverture des conserves, vaisselle, et le dressage d’Albert le chiot? Quand, surtout, il va être temps pour Walter de rejoindre son monde, l’usine baleinière de l’île Moreton, là où lui et son équipe, six mois durant, dépècent les gigantesques carcasses. Là où il emmène son fils, ni trop près ni trop loin de la ville où résident les parents d’Elizabeth, qui, eux, l’auraient bien gardé durant la saison. Mais la place d’un garçon de 13 ans est avec son père. Si solitaire, si renfermé. Si coléreux. *« Ton paternel, c’est pas un marrant, petit »*, affirme Phil, copain de travail de Walter.

N’empêche, le fils ira là-bas. Dans cet univers, il y aura bien un moment pour les mots, les chagrins du père et les siens entremêlés, au milieu des bruits et des fureurs mécaniques et humaines. Et il y aura Phil, avec sa guitare cabossée… Quand Walter présente Sam à l’équipe, c’est tout naturellement que les choses se font : le double apprentissage, celui de la filialité, *« Tu pourrais prendre la suite de ton paternel ? »*, et celui d’un métier brutal, soumis aux lois des migrations annuelles, et qui, s’il rapporte de l’argent, coûte cher : trois doigts de la main droite pour le père, et des mois d’absence, ce qui a valu à Sam une enfance pleine de silence.

Confronté aux cadences du dépeçage, à la violence du travail, à des rapports de plus en plus tendus avec Phil, Sam sent monter une colère blanche et pourtant résignée. Contre son père, qui l’a posé là, entre deux couchettes et ses collègues, exigeant de lui une tâche éreintante sans même le serrer dans ses bras; contre Phil, ni assez près ni assez loin, à la fois complice et intouchable; contre la fascination étrange qui s’empare lentement de lui, le menant à de minuscules victoires, quand il aiguisse le couteau du père, est à la bonne heure au poste, sait trancher vite et propre. Jusqu’au jour où il s’entaille lui aussi trois doigts. Et entend son père lui intimer l’ordre de rentrer, seul, chez les grands-parents, d’aller à l’hôpital et d’attendre la fin de la saison.

Dès lors, Sam décide de retourner à la cabane. Au long de cette dure fuite en avant, il laisse ses doutes et ses chagrins s’enfoncer dans l’océan, tout comme l’avait fait, une nuit, alors qu’il était seul à bord du radeau bricolé avec les débris de la cabane, une baleine qui avait dansé pour lui.

Ce premier roman, récit de l’approvisionnement réciproque de deux êtres liés par le silence des souvenirs et par le désir de repartir, est une histoire banale, cruelle et sans doute universelle : un homme tente de s’inventer en père et un fils tente de s’inventer en homme.

ARNAUD DE MONTJOYE.

ÉCOLOGIE

Politique de la nature

LA prise en compte progressive des enjeux environnementaux, des systèmes sociaux et des modes de vie qu’ils impliquent a mis sur le devant de la scène un conflit apparemment insoluble entre économie et écologie. D’un côté, il y aurait une économie bâtie sur une rationalité purement instrumentale et considérant donc le monde comme un vaste stock de ressources plus ou moins rares. De l’autre, on aurait une écologie insistant sur les seuls rapports « naturels » existant entre l’humanité et son milieu, et minorant ainsi l’importance des rapports sociaux. Un certain nombre d’ouvrages récents tentent de mettre à mal cette opposition.

Alain Deneault, que l’on connaît pour ses travaux sur le *« management totalitaire »* (Lux, 2013), s’est lancé dans un *« feuilleton théorique »* en six études du concept d’économie, afin de restaurer les diverses acceptions du terme et d’en synthétiser les usages. Il envisagera ainsi une économie esthétique, psychique, etc. Il ouvre son feuilleton avec une *Économie de la nature* (1) qui rappelle que la notion originelle d’économie désigne l’étude générale de l’environnement dans lequel existe tout individu. L’expression même « économie de la nature » apparaît dans le vocabulaire des sciences au XVIII^e siècle, pour nommer l’imbrication des espèces dans des réseaux d’interaction. Elle va rapidement servir aux physiocrates, qui développent l’une des premières

théories économiques et postulent que l’agriculture est la seule source de richesses. L’auteur reconstitue, d’un point de vue conceptuel, l’histoire de l’autonomisation de la science économique associée aux pratiques capitalistes, et de la réification progressive des ressources naturelles, jusqu’aux tentatives contemporaines de les isoler et de leur assigner une valeur économique – les abeilles en tant qu’agents pollinisateurs, par exemple. Au terme de son propos, Deneault convoque la figure de Murray Bookchin pour affirmer la nécessité d’une *« écologie sociale »* susceptible de réaffirmer le véritable sens de l’économie, science des interactions entre les humains et leur milieu.

Floréal M. Romero retrace précisément la trajectoire politique et les implications de la pensée de Bookchin, liées à une réflexion sur les grands échecs du XX^e siècle (2). Le municipalisme libertaire qu’élabore le militant américain entend assumer le nécessaire exercice du pouvoir tout en essayant d’en prévenir les risques. Il vise à recréer des environnements locaux accessibles à la prise en main démocratique – à l’échelle communale, notamment –, contre la privatisation des ressources naturelles et humaines, transformées en propriétés potentielleurs.

Cette privatisation de la nature, processus historiquement et géographiquement circonscrit, est étudiée

dans un volume collectif qui analyse tant sa marchandisation que divers aspects des « communs ». Il met en lumière les luttes de pouvoir liées à la nécessité d’imposer et de légitimer politiquement la propriété des ressources naturelles. Une démarche à rebours de l’économie environnementale dominante, c’est-à-dire de l’étude dépolitisée des transactions marchandes des biens naturels, lues au prisme de la seule loi de l’offre et de la demande (3).

Remplacer ainsi au centre des débats l’environnement comme à la fois naturel et humain est utile. On peut néanmoins interroger ce qui est parfois une remise en question radicale de la rationalité économique, alors qu’existe une économie critique sur laquelle il faut sans doute faire fond pour tracer les grandes lignes d’un projet écologique et social politiquement viable.

GUILLAUME FONDU.

(1) Alain Deneault, *L’Économie de la nature. Feuilleton théorique I*, Lux, Montréal, 2019, 142 pages, 12 euros.

(2) Floréal M. Romero, *Agir ici et maintenant. Penser l’écologie sociale de Murray Bookchin*, Éditions du Commun, Rennes, 2019, 272 pages, 16 euros.

(3) Frédéric Graber et Fabien Locher (sous la dir. de), *Posséder la nature. Environnement et propriété dans l’histoire*, Éditions Amsterdam, Paris, 2018, 350 pages, 24 euros.